

# La recherche au défi de la participation. L'expérience de la recherche « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse »

Marie-Hélène Bacqué, Jeanne Demoulin

DANS **SOCIOLOGIE** 2022/3 Vol. 13 , PAGES 297 À 315

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 2108-8845

ISBN 9782130835370

DOI 10.3917/socio.133.0297

Date de mise en ligne : 29/09/2022

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-sociologie-2022-3-page-297?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La recherche au défi de la participation  
L'expérience de la recherche « Les quartiers populaires au prisme  
de la jeunesse »

*Research and the challenge of participation*  
*The experience of the "Working-class neighborhoods through the prism of youth"*  
*research*

par Marie-Hélène Bacqué\*  
Jeanne Demoulin\*\*

---

R É S U M É

À partir d'une recherche participative portant sur les pratiques et les représentations des jeunes des quartiers populaires, cet article interroge les apports et les limites d'une méthodologie participative du point de vue de la production scientifique. Que fait la participation à la recherche en sciences sociales. Comment vient-elle questionner ses principes méthodologiques et épistémologiques, la construction des savoirs et leur nature ? Dans quelle mesure est-elle de ce point de vue heuristiquement stimulante ?

**MOTS-CLÉS** : recherche participative, jeunesse, quartiers populaires

A B S T R A C T

*Based on participatory research of the practices and representations of young people in distressed neighborhoods, this article examines the contributions and limitations of a participatory methodology from the point of view of scientific production. What does participation do to social scientific research? How does it question its methodological and epistemological principles, the construction of knowledge and its nature? To what extent is it heuristically stimulating from this point of view?*

**KEYWORDS**: Participatory research, youth, working-class neighborhoods

\* Professeure d'études urbaines, Université Paris-Nanterre  
Laboratoire Mosaïques LAVUE, UMR 7218 CNRS, Université Paris Nanterre, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre, France  
[marie-helene.bacque@parisnanterre.fr](mailto:marie-helene.bacque@parisnanterre.fr)

\*\* Maîtresse de conférences en sciences de l'éducation, Université Paris-Nanterre  
CREF, Centre de recherches éducation et formation, Université Paris Nanterre, 200 avenue de la République, 92001 Nanterre, France  
[demoulin.j@parisnanterre.fr](mailto:demoulin.j@parisnanterre.fr)

Si elles existent depuis de nombreuses années, les recherches dites participatives, collaboratives, partenariales, action (Bonny, 2017 ; Juan, 2021) connaissent actuellement un regain d'intérêt. Se réclamant de différentes approches, courants et objectifs, elles ont en commun de chercher « à changer le processus habituel de production de connaissances, en y faisant contribuer des personnes ou groupes dont ce n'est habituellement pas le rôle » (Deroubaix & De Conink, 2013). Elles peuvent être initiées par des chercheurs (Le Méner & Oppenheim, 2013 ; Purene, 2018) ou par des acteurs de la société civile, qu'il s'agisse d'acteurs nationaux comme des fédérations associatives, d'acteurs locaux (Charleux & Demoulin, 2022), de mouvements sociaux ou de collectifs. À partir de la recherche participative POP-PART portant sur les pratiques et les représentations des jeunes des quartiers populaires, cet article interroge les apports et les limites d'une méthodologie<sup>1</sup> participative du point de vue de la production scientifique. Conduite de 2017 à 2021, financée par l'Agence nationale de la recherche (ANR), la recherche POP-PART associe une quinzaine de chercheurs, une quinzaine de responsables associatifs et de professionnels de la jeunesse et cent-vingt jeunes venant de dix quartiers populaires de l'Île-de-France. Elle a reposé sur des ateliers conduits avec les jeunes dans chaque quartier autour de la production et de la discussion de vidéos, de cartes mentales et de textes, sur des entretiens individuels puis sur des rencontres réunissant l'ensemble des participants à la recherche prolongées par des temps d'écriture dédiés à la co-rédaction d'un ouvrage collectif<sup>2</sup>.

Les méthodologies participatives ne sont pas nouvelles ; elles ont connu un essor important au cours des dernières années dans les sciences de la nature, de l'environnement ou de la santé (Houllier *et al.*, 2017). Pour autant, elles sont en France restées marginalisées dans la construction de la sociologie comme discipline académique, à l'exception peut-être de la méthode d'inter-

vention sociologique développée par Alain Touraine et son équipe (Cousin *et al.*, 2010). Dans le champ des sciences sociales, elles ont plus souvent été portées par des chercheurs appartenant à des disciplines considérées comme « connexes », telles les sciences de l'éducation ou le travail social, et dans des lieux « secondaires » vis-à-vis des pôles de reconnaissance académiques, où elles ont donné lieu à de nombreuses recherches et développements théoriques (Robin *et al.*, 2017). On peut néanmoins considérer qu'elles sont aujourd'hui en voie d'institutionnalisation, au regard par exemple de l'obtention d'un financement ANR pour la recherche dont il est question ici<sup>3</sup>, de la multiplication des journées d'études ou séminaires sur cette thématique et de l'existence depuis 2019 d'un prix de la recherche participative porté par la Fondation de France et le GIS Démocratie et Participation.

Dans d'autres contextes comme ceux du Canada, des États-Unis ou du Brésil, ces courants de recherche sont plus reconnus et structurés, possèdent leurs propres revues et développent leurs dynamiques d'institutionnalisation. On peut sans doute voir dans ce décalage les effets des différences nationales ou régionales dans l'histoire de la construction des disciplines des sciences sociales et dans la conception des savoirs et du rapport entre université et société (Rubião, 2011). Il s'explique pour partie par l'influence en France de la sociologie d'Émile Durkheim puis de Pierre Bourdieu faisant de la rupture épistémologique un point central du positionnement des chercheurs (Burawoy, 2019). On peut y voir également les effets dans l'hexagone de la faible reconnaissance de disciplines comme les sciences de l'éducation et le travail social dans le champ des sciences sociales.

Pour autant, même dans des contextes comme celui du Québec où la recherche participative ou partenariale s'est imposée au sein des institutions scientifiques (Tremblay & Demers, 2018), la discussion entre différentes pratiques de la

1. Nous reprenons ici la distinction formulée par Isabelle Clair (2016, p. 67) s'appuyant elle-même sur celle opérée par Sandra Harding, entre « méthode ("technique de rassemblement des preuves"), méthodologie ("une théorie et une analyse de la façon dont une recherche doit être menée") et épistémologie ("une théorie de la connaissance") ».

2. Les deux auteures de cet article sont les coordinatrices de la recherche POP-PART. Si les analyses développées ici s'appuient sur le travail réflexif de l'équipe de recherche, elles sont proposées à partir de leurs points de vue et de leurs expériences propres. L'une d'entre elle est enseignante-chercheuse en sciences de l'éducation, de formation urbaniste. L'autre est sociologue et

urbaniste. Elles ont toutes deux travaillé sur les processus participatifs en quartiers populaires.

3. L'Agence nationale de la recherche (ANR) n'a jusque-là que très marginalement financé la recherche participative en sciences sociales à notre connaissance. Le financement de telles recherches passe plus traditionnellement par des programmes dédiés, à l'instar du programme Partenariat institutions citoyens pour la recherche et l'innovation (PICRI) subventionné de 2005 à 2015 par le Conseil régional d'Île-de-France et qui a inspiré plusieurs programmes régionaux. En février 2021, l'ANR a toutefois lancé un appel à manifestation d'intérêt « Science avec et pour la société », ce qui confirme la structuration d'une demande publique dans ce domaine.

recherche, académique ou participative, reste peu approfondie (Dumais, 2011). Si la typologie proposée par Michael Burawoy distinguant recherche académique, publique et d'expertise est aujourd'hui reprise dans de nombreux travaux, les rapports et influences entre ces différentes façons de produire de la connaissance sociologique sont peu abordés. Tout se passe comme si la seule légitimité de la sociologie publique ou de la recherche participative consistait en son rapport à l'action et au champ politique sans que soient envisagés ses apports méthodologiques et conceptuels.

Nous voudrions dans cet article, à partir de la recherche POP-PART conduite avec des jeunes et des professionnels de la jeunesse, interroger ce que la participation fait à la recherche en sciences sociales. Notre ambition est ainsi de dépasser les positions de principe sur la recherche participative : nous nous inscrirons dans la perspective des travaux, encore peu nombreux, qui cherchent à ouvrir la boîte noire de la fabrication d'une telle recherche, les questionnements qu'elle ouvre à chacun des stades de sa réalisation et les arbitrages qu'elle suppose. En quoi vient-elle questionner les principes méthodologiques et épistémologiques, la construction des savoirs et leur nature ? Dans quelle mesure est-elle de ce point de vue heuristiquement stimulante ?

Nous reviendrons dans un premier temps sur les corpus théoriques qui soutiennent ces pratiques de recherche et ont influencé nos propres travaux. Dans le cas particulier de notre recherche, qu'est-il attendu de cette méthodologie pour appréhender les quartiers populaires et leurs jeunes ? Penser à partir de l'expérience des jeunes implique des choix méthodologiques et éthiques dont certains ont émergé au cours du processus de recherche : c'est ce que nous aborderons dans un deuxième temps avant d'envisager, à partir de cette expérience, les défis scientifiques que pose la recherche participative et les limites auxquelles elle se confronte. Nous regarderons donc ici la recherche participative du point de vue des chercheurs et non de ses effets sur les autres participants, ce qui pourra faire l'objet d'une contribution ultérieure. La présentation des résultats de la recherche n'est pas non plus l'objet de cette contribution, même si nous reviendrons de fait sur certains résultats, lorsqu'ils permettront d'illustrer notre propos<sup>4</sup>.

## Pourquoi une recherche participative ?

L'émergence de la recherche participative<sup>5</sup> renvoie, dans des conditions sociales données, à des enjeux propres aux disciplines des sciences sociales dans leurs rapports à la société et dans leur construction. Dans un souci analytique, nous proposons de distinguer ici trois enjeux articulés dont se réclament les méthodologies participatives et qui ont guidé notre démarche : un enjeu démocratique et de rapport à l'action, une question épistémologique et un enjeu d'émancipation.

### *Sciences en société et rapports à l'action*

En résonance avec la diffusion d'un impératif participatif dans les politiques publiques, un premier groupe de préoccupations recoupe des questionnements distincts mais articulés sur la démocratisation de la recherche, sur son rapport à la société, sur sa pertinence sociétale, sur le rapport entre connaissance et action. Dans ce contexte, la participation de non-chercheurs à la production scientifique est mobilisée dans diverses configurations, qu'il s'agisse d'associer ces acteurs aux choix des objets d'analyse, à la définition des protocoles, à la conduite même de l'enquête, à son interprétation ou simplement de leur présenter des résultats pour éclairer l'action. Ainsi c'est dans la perspective d'une démocratisation des choix politico-scientifiques que Michel Callon et ses collègues (2001) envisagent une « recherche de plein air » et des formes de débat démocratique sur des sujets ouverts par la science comme l'utilisation des OGM ou de l'énergie nucléaire. La recherche-action et la recherche partenariale très mobilisées dans les champs d'études sur la santé, l'enseignement, la vie communautaire ou le développement international et dont rend compte une littérature importante, en particulier anglophone et québécoise, vise quant à elle à associer professionnels et usagers à la conduite et la gestion des services publics, pour intégrer leurs savoirs professionnels et/ou d'usage.

Tout comme la participation (Bacqué *et al.*, 2005), la recherche participative décrit des formes et des dynamiques

4. Pour un panorama des résultats de cette recherche, difficiles à résumer en quelques lignes, les lecteur·ices pourront se reporter à l'ouvrage collectif issu de la recherche (Bacqué & Demoulin, 2021) ainsi qu'au site internet compagnon : <https://jeunesdequartier.fr> sur lequel ils pourront consulter les articles scientifiques publiés par l'équipe POP-PART.

5. Nous utiliserons le terme générique de « recherche participative » pour parler des recherches qui cherchent à « travailler avec », de « façon conjointe », [...] en « partenariat » (Soulière & Fontan, 2018) avec des acteurs non scientifiques. Pour approfondir les débats terminologiques, on pourra se reporter à plusieurs références sur le sujet (Cornwall & Jewkes, 1995 ; Anadón, 2007 ; Gillet & Tremblay, 2017).

contrastées selon qu'elle est initiée par des chercheurs ou des acteurs sociaux, se réclame du changement social ou du management, représente un point d'appui pour les mouvements sociaux ou une voie de financement pour la recherche. Andrea Cornwall et Rachel Jewkes (1995) ont montré les limites et la possible instrumentalisation des pratiques dites de *Participative Action Research* (PAR) promues par les institutions internationales dans le champ du développement qu'elles analysent comme « de nouveaux modes opératoires pour une recherche appliquée ». L'impératif d'« implication sociale », visant à définir des objectifs d'utilité sociale pour les universités et la recherche, entre par ailleurs progressivement dans les stratégies des universités et de leurs rapports à leurs territoires comme éléments de valorisation et au service d'une course à la concurrence (Vergnaud, 2018). À l'autre pôle, la recherche participative est mobilisée par une sociologie engagée auprès d'acteurs dominés pour éclairer des mouvements sociaux et nourrir leurs actions (Nicolas-Le Strat, 2018 ; Benit *et al.*, 2019). Le sociologue sud-africain Karl von Holdt (2022) propose ainsi de substituer à la notion de sociologie publique conceptualisée par M. Burawoy (2009) celle de sociologie critique engagée. Cette notion permet d'éclairer la spécificité d'un processus de production de connaissances en tension entre champ politique et champ sociologique. Il s'agit alors de mettre en lumière les innovations conceptuelles et méthodologiques qui en découlent et qui contribueraient selon l'auteur à transformer la sociologie dans son ensemble.

### Enjeux épistémologiques

Ces pratiques participatives reposent sur la reconnaissance de différents types de savoirs (académique, d'action ou d'expérience). Elles invitent à les mettre en discussion et à les articuler dans le processus de production de connaissances. Elles interrogent dès lors le statut du savoir scientifique et sa construction, ce qui n'a pas manqué de faire débat parmi les chercheur-es. Certain-es interrogent la valeur ajoutée que représente par exemple la participation des praticiens dans le processus de recherche et la validité de leur contribution à « une plus grande vérité scientifique » (Bussièrès & Fontan, 2011). Surtout, l'objectivité scientifique serait alors en jeu, « le vrai chercheur étant celui qui arrive à suspendre son jugement sur les réalités sociales qu'il étudie, à adopter une position de neutralité sur son objet de recherche » (*idem*). Le courant de la « recherche avec », qui a fait l'objet de nombreuses publica-

tions notamment québécoises ces dernières années, interroge ce dialogue entre savoirs scientifiques et « savoirs profanes » (Bessaoud-Alonso, 2017) et la difficulté à tenir ensemble « d'une part, la mise en œuvre d'une participation approfondie des citoyens et, d'autre part, la production d'une recherche répondant aux exigences scientifiques de qualité et de temporalité » (Espinosa, 2020).

La question de l'objectivité a été travaillée dès les années 1980 par les recherches féministes, essentiellement aux États-Unis. Constatant l'absence des femmes dans la production scientifique, ces chercheuses appelaient à prendre en compte leurs savoirs, construits à partir de leur expérience, de leur vie matérielle, de leur condition dominée, soit des « savoirs situés » (Haraway, 1988 ; Hartsock, 1987 [1983] ; Hill Collins, 1986). La recherche féministe s'est ainsi construite à partir du constat de la non-neutralité des travaux scientifiques fondés sur des stéréotypes sociaux, de genre et de race. La philosophe Sandra Harding (1992) avance le concept d'« objectivité forte » opposé à l'« objectivité faible » de sciences qui, se réclamant de la neutralité, ont pourtant occulté pendant des décennies la moitié de l'humanité. Au contraire, la prise en compte de « savoirs intéressés », des contextes de leur production, des engagements des chercheurs, représenterait des ressources permettant d'accroître l'objectivité (Clair, 2016). La construction des savoirs scientifiques repose alors sur la diversification des supports d'analyse, sur la mise en dialogue d'interprétations contradictoires, faisant des désaccords un outil heuristique. Cette proposition, qui a suscité nombre de débats au sein même des recherches féministes, bouscule le principe de rupture épistémologique et remet en cause la nécessaire distance vis-à-vis de l'engagement et du champ politique (Bourdieu, 1997). Les recherches féministes se sont précisément formées à partir de l'expérience de la lutte politique et assument cette filiation. La recherche est dès lors envisagée comme une contribution au changement social, non seulement en ce qu'elle éclairerait les agents sur la domination qu'ils subissent et sur les structures des inégalités, mais en ce qu'elle serait nourrie de leurs luttes et de leurs subjectivités. Ces réflexions ont nourri notre méthodologie.

### Recherche participative et émancipation

La question épistémologique posée par les féministes rencontre un ensemble de travaux sur les subalternes (Spivak,

2009), les dominés ou les classes populaires, et des préoccupations d'ordres réflexif et politique autour de « l'affranchissement du contrôle extérieur des connaissances » ou d'une « décolonisation des savoirs par la prise en main des communautés en co-construction avec la recherche » (Smith, 1999, p. 15). L'enjeu est alors de contrebalancer les positions de domination des chercheurs dans la production des discours et des représentations légitimes, de refuser de « cautionner » le fait que des chercheurs « homogènes sur le plan démographique, éloignés des conditions d'oppression [...] étudient et élaborent des politiques pour les autres et confondent les produits et les sources de l'oppression » ainsi que la violence épistémologique qui en découle (Fine, 2013, p. 695, notre traduction).

Cette préoccupation peut déboucher sur l'affirmation d'un « droit à la recherche » (Appadurai, 2006). En Amérique latine, au cours des années 1970, la théologie de la libération et les approches néo-marxistes du développement ont nourri un courant de « science populaire » (Fals-Borda & Rahman, 1991 ; Gonzalez-Laporte, 2014). La « pédagogie des opprimés », déployée par le philosophe et pédagogue Paolo Freire (1974) repose ainsi sur un dialogue entre intellectuels et opprimés, et entre action et réflexion, et elle s'inscrit dans une perspective d'émancipation et de remise en cause des rapports de domination.

Travaillant dans des quartiers populaires, entendus ici comme les quartiers qui accueillent les populations situées en bas de l'échelle sociale<sup>6</sup>, c'est dans cette perspective que nous avons cherché à inscrire notre recherche, même si nous ne développerons pas dans cet article la portée de notre recherche en termes d'*empowerment*. Nous avons toutefois pris au sérieux le double avertissement de Donna Haraway :

Les positionnements des assujettis ne sont pas dispensés de réexamen critique, de décodage, de déconstruction et d'interprétation ; ce qui veut dire de démarches à la fois sémiologiques et herméneutiques d'enquête critique. Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes » [...] Les points de vue « assujettis » sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais apprendre à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir-faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision,

que les visions technoscientifiques « les plus élevées » (Haraway, 2007, p. 119).

« Apprendre à voir d'en bas » implique de tenir ensemble posture objectivante et posture participative. Comme le défendent Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda (2010), « ces deux postures ne sont pas absolument opposées, en particulier parce que la posture "objectivante" peut être considérée comme un des moments possibles de la posture "participative"<sup>7</sup> ». Mais « elles dessinent des exigences éthiques particulières avec lesquelles le sociologue devra inévitablement négocier » (*idem*, p. 15). Les exigences liées aux modes de validation scientifique auxquelles tente de répondre le chercheur peuvent entrer en conflit avec les formes de confiance, de réciprocité, de contrôle qu'implique l'*ethos* participatif (Payet *et al.*, 2010). Dès lors s'opère une négociation à la fois dans la méthodologie, dans les méthodes de collecte des données, dans les façons de les interpréter et de les utiliser. Comment s'est faite pour nous cette négociation ? Quels enjeux spécifiques met-elle en relief ?

### « Apprendre à voir d'en bas »

Les chercheurs qui travaillent sur les quartiers populaires sont confrontés à un double écueil, fascination et idéalisation, d'un côté, regard normatif et condescendant, de l'autre (Grignon & Passeron, 1989). Entrer dans les quartiers populaires par les jeunes redouble ces difficultés et justifie dans le même temps le choix de cet objet de recherche. Les jeunes sont les figures de proue de la stigmatisation des quartiers populaires. L'émergence et la consolidation de la catégorie « jeunes des quartiers » ont conduit à leur assimilation à une population déviante et à problèmes. Les « jeunes » ainsi catégorisés font l'objet de débats publics dans lesquels ils n'ont souvent pas de voix, subissant une forme de dépossession sociale, culturelle et politique. Comment travailler sur ce terrain complexe sans participer de ce processus et sans adopter une posture naïve, en questionnant des catégories tout en les mobilisant ?

La méthode participative nous a semblé permettre, si ce n'est de résoudre ces tensions, tout au moins de les prendre en compte en les plaçant au centre de la recherche. Si « tradition-

6. La notion de quartier populaire, très discutée en sciences sociales, a été dans cette recherche un thème de débat et d'analyse avec les jeunes et les professionnels.

7. Dans un travail ultérieur J.-L. Genard et M. Roca i Escoda (2019) vont plus loin dans leur typologie en distinguant trois postures : objectivante, participative et critique.

nellement, les jeunes, en particulier ceux des classes populaires, n'ont eu aucun contrôle sur les processus d'enquête et les résultats de la recherche en sciences sociales, même lorsqu'ils étaient au cœur du travail » (Rodríguez & Brown, 2009, p. 6, notre traduction), certains travaux ont tenté de répondre à cette asymétrie générationnelle, qualifiée d'adulto-centrisme (Caron, 2018 ; Gaudet, 2020), doublée d'une asymétrie sociale. L'inclusion et la participation active des jeunes ou adolescents dans la démarche de recherche est alors considérée comme un critère de validité scientifique. Ces approches avec les jeunes commencent par « la reconnaissance de leurs savoirs propres, de leurs points de vue sur eux-mêmes et sur leur univers, les autres, la société et le monde » (Soulière & Caron, 2017). Cette recherche s'inscrit dans cette lignée.

Notre ambition était double : (1) essayer de proposer une « traduction plus juste et étoffée du monde » (Haraway, 2007, p. 112) qui permettrait de dépasser certaines représentations caricaturales hégémoniques ; (2) par la mise au travail d'une science réflexive et participative, prendre en compte et travailler les relations de domination dans la production et les rapports au savoir. La production par et avec les jeunes était au centre de cette recherche. Objectif scientifique puisqu'il s'agit de produire de la connaissance à partir de l'expérience des jeunes et de sa mise en discussion, et politique puisqu'il s'agit de permettre à un groupe social d'intervenir sur la façon dont il est représenté dans l'espace public. Ce faisant, nous avons conscience du risque d'essentialisation des jeunes des quartiers populaires, catégorie que nous souhaitons mettre en discussion. C'est pourquoi nous avons diversifié nos terrains d'un point de vue socio-urbain et travaillé avec des jeunes aux situations socio-économiques et aux trajectoires familiales diverses. Nous avons mis l'accent sur leur production individuelle et collective, permettant l'expression et la discussion d'expériences et de points de vue différents et nous avons fait de cette diversité un axe de l'analyse.

Pour « apprendre à voir d'en bas », nous avons cherché à construire les conditions de l'expression, de l'écoute, de la discussion puis de l'écriture par un partenariat le moins asymétrique possible, par une ouverture méthodologique inspirée

des pratiques participatives et de l'éducation populaire. Cette ouverture méthodologique n'est pas opposée mais complémentaire aux pratiques classiques de la sociologie et implique de réinterroger à chaque étape les conditions de la distanciation, de la critique et de la réflexivité.

### *Construire des partenariats les moins asymétriques possible*

L'asymétrie des positions entre les chercheurs et leurs partenaires dans les recherches participatives a été pointée par de nombreux travaux (Cornwall & Jewkes, 1995 ; Gaventa & Cornwall, 2008<sup>8</sup>). La hiérarchie des savoirs et des positions sociales ne peut en effet s'effacer par la seule bonne volonté des participants. Pour autant, nous avons tenté de la limiter en portant une attention particulière à la construction d'un partenariat qui associe ici des chercheurs de différentes disciplines, des membres d'associations ou de collectivités locales œuvrant dans les quartiers populaires et des jeunes habitant ces quartiers.

Plusieurs raisons nous ont conduites à intégrer des professionnels dans l'équipe de recherche. En premier lieu, une recherche participative précédente<sup>9</sup> avait mis en relief le vide créé par le désengagement des chercheurs une fois leur travail terminé et les frustrations ainsi créées, ce qui nous semblait poser une question éthique quant à la responsabilité des chercheurs. Nous avons donc tenté de créer les conditions d'éventuelles continuités. En second lieu, les professionnels engagés sur le terrain disposent de connaissances spécifiques et sont déjà inscrits dans des relations avec les jeunes, cet atout pouvant néanmoins aussi constituer un biais. Dans plusieurs cas, cette recherche a prolongé des collaborations précédentes, bénéficiant d'une confiance établie de longue date. Les structures et les professionnels qui ont accepté de s'y investir observent une grande diversité : certaines comme Acléfeu à Clichy-sous-Bois sont issues des mouvements sociaux, quelques-unes sont des associations para-municipales voire des services municipaux comme Le Lab à Pantin, d'autres à l'instar de IepôleS à Villeneuve-la-Garenne appartiennent au monde de l'économie solidaire. Quant au collectif

8. Plus récemment, cette asymétrie des positions est centrale dans les réflexions des chercheurs se revendiquant du courant de la « recherche avec » (Bessaoud-Alonso, 2017).

9. Recherche Mapcollab conduite en partenariat avec l'INRS Montréal.

### Encadré 1. La composition des groupes de jeunes

La recherche s'est déroulée dans dix villes franciliennes : Aubervilliers, Clichy-sous-Bois, Corbeil-Essonnes, Nanterre, Pantin, Paris XVIII, Saint-Denis, Suresnes, Vert-Saint-Denis et Villeneuve-la-Garenne. Environ 120 jeunes y ont participé, âgés de 15 à 33 ans. La classe d'âge des 15-18 ans correspond à 45,5 % de notre corpus, les jeunes âgés de 19 à 22 ans à 34,8 %. Les jeunes âgés de 23 à 34 ans représentent 19,6 % de l'ensemble. La majorité d'entre eux ont de 23 à 27 ans, deux ont 28 et 32 ans. La définition de la jeunesse fait l'objet de nombreuses discussions scientifiques (Galland, 2011) : cette variation en termes d'âges prend en compte l'étirement du processus correspondant au temps de la jeunesse. Le groupe est composé à parts égales de filles et de garçons (35 % ont entre 19 et 22 ans). La très grande majorité d'entre eux est née en France (86 %), mais a également au moins un parent immigré (88 %). Ces origines sont très diverses : la majorité vient du Maghreb et d'Afrique subsaharienne mais d'autres origines sont représentées (Égypte, Turquie, Chili, Russie, Serbie, Monténégro, Antilles...). Près de 86 % se déclarent d'une religion et, parmi eux, plus de 85 % se déclarent musulmans. Leurs parents sont en majorité ouvriers ou employés (64,4 % sont employés ou ouvriers, 14,9 % commerçants ou artisans, 16,1 % professions intermédiaires et 4,6 % cadres) ; 97 % d'entre eux vivent dans leur famille et 95 % ont grandi dans des fratries de plus de trois enfants. Enfin, plus des deux-tiers (67 %) sont lycéen-nes ou étudiant-es, tandis que les jeunes actifs sont également répartis entre ceux qui travaillent et ceux qui recherchent un emploi. Les trajectoires scolaires et professionnelles sont variées ; elles font jouer les parcours migratoires des familles et leurs choix résidentiels, mais aussi les expériences scolaires antérieures : plusieurs jeunes sont ainsi les premiers de leur famille à poursuivre des études après le lycée.

de jeunes de Corbeil-Essonnes, il a été composé en deux temps. Un groupe de filles a été recruté par un ancien « grand » du quartier, suivi par un groupe de garçons constitué en association. Le collectif de recherche a par ailleurs intégré une militante active de la coordination des quartiers populaires « Pas sans nous ». Cette diversité de statuts a donné lieu à des investissements et à des modalités d'implications variables aux différentes étapes de la recherche.

Les professionnels ont contribué à la constitution des groupes de jeunes dans lesquels nous avons essayé de respecter une diversité en termes d'origines, de trajectoires, de situations sociales et scolaires et selon un principe de mixité filles/garçons. Nous avons travaillé avec une jeunesse ordinaire, qui n'est pas la plus marginalisée mais qui reste souvent invisibilisée. Ce profil correspond au ciblage de la recherche mais s'explique aussi par notre plus ou moins grande réussite à faire participer les jeunes les plus marginalisés.

Limiter les asymétries au sein du collectif de recherche impliquait en premier lieu de trouver les formes de reconnaissance du travail de chacun. Nous avons décidé de rétribuer les associations et les jeunes. La rétribution de ces derniers<sup>10</sup> a donné

lieu à des débats entre professionnels et chercheurs. Certains parmi les premiers, habitués à travailler par projets avec des jeunes, craignaient que ceux-ci, déjà tentés par des comportements consuméristes, ne rentrent dans une logique marchande vis-à-vis des activités proposées par leur structure. Une première tension s'est exprimée ici entre objectif éducatif et objectif de la recherche. Parmi les chercheurs, quelques-uns exprimaient aussi des réticences, soit parce qu'ils endossaient un rôle d'éducateur, soit parce qu'une relation monétarisée leur semblait contraire à leur éthique, pouvant remettre en cause la sincérité de l'échange. L'équipe chercheurs/professionnels a trouvé un terrain d'entente. Dans la plupart des terrains les jeunes n'ont été informés de cette rétribution qu'après avoir été recrutés. Une solution intermédiaire a été utilisée dans deux terrains où les animateurs les ont fortement incités à utiliser collectivement leur rémunération pour l'organisation d'un séjour à l'étranger. Ces séjours ont prolongé le dispositif de recherche puisque les chercheurs y ont participé et en ont fait des moments d'observation, de discussion et d'analyse collective.

Du côté des jeunes, la rétribution a dans la plupart des cas été accueillie comme une bonne surprise plus qu'une motivation,

10. Une rétribution de 500 euros était prévue pour chaque jeune. Elle comprenait la participation aux ateliers organisés sur le territoire, la réalisation d'une vidéo, un entretien semi-directif avec un-e chercheur-e et la participa-

tion à l'atelier métropolitain de deux journées destiné à réunir l'ensemble des jeunes de la recherche.

tout au moins au début de la recherche. Le paiement exigeant une participation à l'ensemble des ateliers a néanmoins pu constituer une incitation à aller au bout de la démarche. Il a aussi représenté un moment de tensions quand les jeunes ont dû attendre plusieurs mois avant d'être payés. Cependant, c'est sans doute plus le sentiment de reconnaissance de leurs savoirs multiples et de leurs paroles qui a été déterminant dans leur participation à la recherche et nous avons été surpris de leur demande de poursuivre les rencontres au-delà de ce qui était prévu dans l'engagement initial. Par exemple, quatre-vingts d'entre eux étaient présents lors d'un week-end d'ateliers d'écriture organisé sur leur suggestion. Une jeune fille de Pantin témoigne lors d'un entretien à la fin des ateliers :

J'ai accepté [de participer à la recherche] sans savoir qu'il y avait ça [une rétribution] derrière. Et le fait qu'on soit indemnisés, je me suis dit : « Je crois qu'ils font pas les choses à moitié, quoi. » Déjà je me disais : « Mais pourquoi on veut nous payer ? » Après tu nous avais expliqué, genre on est considérés, ils vont nous considérer comme des chercheurs aussi donc... Après je me disais : « Ah ouais... moi je dirai, j'ai travaillé en tant que chercheuse. » (Hélène, Pantin).

La valeur symbolique d'une collaboration avec des chercheurs de l'université n'est par ailleurs pas à négliger pour des jeunes qui ont pour beaucoup connu des trajectoires scolaires heureuses et éprouvent un rapport compliqué à l'école.

### *Expérimenter des outils participatifs*

« Apprendre à voir d'en bas », prendre en compte la multiplicité des récits sans mise en ordre préalable, mobiliser les capacités analytiques individuelles et collectives de nos partenaires, nous a amené-es à nous tourner vers des outils nouveaux pour une partie de l'équipe, à multiplier les formes d'expression.

La première étape de la recherche a pris la forme d'ateliers dans chacun des quartiers, sur une période d'environ six mois. Nous nous sommes notamment inspirés pour cela de méthodes usitées en sciences sociales comme les *focus groups* ou le travail de groupe utilisé dans la méthode de l'intervention sociologique. Nous avons aussi mobilisé des méthodes d'animation participative, que certains d'entre nous enseignent et/ou ont étudiées et déconstruites au cours de

leurs recherches. Nous avons sélectionné des techniques qui articulent récits et réflexions individuelles et collectives tout en permettant à chacun de prendre la parole, d'exprimer son point de vue, de raconter une expérience : temps « brise-glace » au début des ateliers, écriture de mots et d'idées sur du papier préalablement au débat à l'oral, travail à partir de matériel apporté par les participants (photographies, articles de presse), temps d'évaluation participative à la fin des séances... Des moments ludiques, qui assurent la concentration des jeunes et la non-reproduction du cadre scolaire, ont été privilégiés. Les méthodes issues de l'éducation populaire nous ont été utiles pour générer des postures réflexives chez les participants, provoquer des interrogations sur les histoires individuelles et collectives, tenter de les comprendre et de les expliquer. Ces ateliers ont été organisés autour de l'expérience du quartier, mais l'objectif était aussi d'aborder les pratiques des jeunes et leurs représentations à d'autres échelles. Nous avons proposé des entrées comme : les mots pour parler de notre quartier ; ce que nous voulons montrer de notre quartier ; ce que l'on dit de notre quartier (notamment dans les médias) ; nos parcours dans et hors le quartier ; nos parcours familiaux ; nous et l'Histoire ; filles et garçons dans la ville.

Au cours de ces ateliers, les chercheurs ont tour à tour adopté des postures d'observation, d'animation, mais aussi d'interaction dans la discussion. Nous avons décidé de travailler en binôme pour alterner les positions d'observateur et d'animateur. Cette distinction nette n'a pas toujours été facile à respecter et chaque équipe a dû tenir compte de l'aisance plus ou moins grande des chercheurs à changer de posture. La curiosité qui s'exprimait parfois chez les jeunes à notre égard nous a servi d'outil de dialogue et de re-symétrisation dans la discussion. Lors d'un atelier autour de l'articulation entre les histoires personnelles et l'Histoire par exemple, chercheurs et professionnels ont aussi mis en partage des événements historiques et personnels qui avaient de l'importance pour eux. Lors des débats en groupes non-mixte sur les rapports filles/garçons, plusieurs chercheuses ont répondu aux questions des jeunes filles qui les interrogeaient sur leur expérience à leur âge. De manière générale, nous avons pris le parti, une fois que les jeunes avaient construit leur propre analyse, de ne pas rester en dehors du jeu du débat, de nous dévoiler, de donner à voir nos points de vue quand ils étaient sollicités, de répondre aux questions posées.

## Encadré 2. Les ateliers

Au fil des ateliers et des rencontres, s'est développé un processus de connaissance et d'élaboration de points de vue individuels et collectifs. À Pantin par exemple, les premiers ateliers centrés sur l'expérience urbaine ont conduit les jeunes à construire un discours personnel ainsi qu'une position collective sur les transformations urbaines du centre de leur ville. L'aller-retour entre l'individuel (choix de mots permettant de caractériser leur ville, présentation de photographies de la ville prises par chacun d'entre eux...) et le collectif (débats sur les mots et les photographies) a mis en lumière l'ambivalence de leurs positions respectives vis-à-vis du processus de gentrification en cours : la crainte profonde d'être exclu de sa ville se juxtapose à l'enthousiasme de voir la ville s'embellir, s'améliorer l'image du territoire et de ses habitants mais aussi fleurir les aménagements dont ils peuvent profiter pour leurs loisirs. La même ambivalence s'est manifestée à Paris dans le dix-huitième arrondissement où la présence des migrants dans l'espace public rajoute un élément de tension. Ces réflexions partagées permettent d'aller au-delà des approches classiques de la gentrification, centrées sur les gentrificateurs.

À Nanterre, dans le quartier du Petit-Nanterre, le travail sur les parcours familiaux a été conduit en plusieurs temps, liant ici aussi individuel et collectif, par la production individuelle d'arbres généalogiques, la présentation au collectif de figures familiales et l'identification des différences et des similarités. Il a conduit les jeunes à reconstituer par eux-mêmes leurs histoires familiales et à proposer une analyse personnelle des trajectoires de certains membres. Les jeunes ont ainsi fait émerger la grande proximité de leurs histoires familiales et ont pu s'identifier en tant que partie d'un tout, en mettant au jour l'articulation étroite de leurs histoires personnelles avec l'histoire de l'immigration algérienne en France et, partant, avec l'histoire du quartier marqué par les bidonvilles et la construction massive de logement sociaux.

Les ateliers non mixtes abordant la question des rapports filles/garçons ont été particulièrement fructueux : dans cet espace, beaucoup de paroles se sont dénouées autour des questions de rapports de genre notamment en lien avec la place de la religion dans les histoires de vie de chacun-e. Ils ont également donné lieu à des prises de conscience et des questionnements à creuser ensemble : « Le débat avec les filles c'est un de mes moments préférés. [...] On a remarqué avec [une autre jeune] qu'on n'avait pas la même histoire même si on habitait... Deux filles musulmanes renoi qui habitent dans la même ville, l'expérience n'est pas la même » (Maïmouna, Pantin).

La vidéo a constitué une forme d'expression et un outil analytique au cours des ateliers. Nous nous sommes ainsi inscrits dans la lignée des recherches mobilisant l'audiovisuel participatif qui, bien que très diverses dans leurs méthodologies, visent la création d'« espaces de production du savoir basés sur l'égalité entre toutes et tous » (Buire *et al.*, 2019) et revendiquent la vidéo comme un moyen pour faire entendre les voix de chacun en maximisant leurs « opportunités de participation » (Hart, 1992). Après une séance de formation à la prise de vue et au maniement des outils, nous avons proposé aux jeunes de réaliser des capsules vidéos de deux à trois minutes sur leur smartphone ou sur des tablettes numériques. L'équipe s'est à cette occasion élargie à des intervenants spécifiques qui les ont aidés à réaliser leurs projets, laissant libre cours à leur imagination et créativité.

Une deuxième étape de la recherche a reposé sur un changement d'échelle et une montée en généralité analytique : les jeunes des dix quartiers ont été réunis le temps d'un week-end pour croiser leurs productions et approfondir l'analyse par la confrontation à des situations différentes. Nous avons été surprises par leur forte participation (même s'il était prévu dans l'engagement financier), par leurs attentes et par l'énergie avec

laquelle ils ont investi ces rencontres. La présentation des vidéos aux jeunes d'autres quartiers, les discussions par groupes sur des thématiques choisies par les jeunes, ont nourri une dynamique collective, fait mesurer aux jeunes la façon dont ils avaient avancé dans leurs analyses et les apports que celle-ci pouvait représenter. La dimension heuristique de la comparaison et de l'altérité a été montrée par Michele Fine (2013) dans les travaux avec des jeunes à New York. Elle a ici aussi constitué un support analytique fructueux faisant apparaître des critères de hiérarchie socio-spatiale, des marqueurs communs ou au contraire des spécificités entre quartiers.

Répondant aux demandes des jeunes d'une nouvelle rencontre entre quartiers, un week-end dédié à l'écriture s'est tenu quelques mois plus tard auquel plus de la moitié a participé, en dehors cette fois de tout cadre lié à l'indemnisation. Au cours de ce week-end, et lors de rencontres ponctuelles qui ont suivi en petits groupes autour de thématiques spécifiques, les jeunes ont produit des textes individuels et collectifs sur des sujets tels que la culture, les discriminations, le sport, les médias, les relations filles/garçons, la violence, etc., dans la perspective d'une publication collective. Ils ont ici été à l'initiative d'un enrichissement du protocole méthodologique

### Encadré 3. L'utilisation de la vidéo

Comme d'autres chercheurs ayant utilisé la vidéo (Soulière & Caron, 2017) nous pouvons souligner le plaisir voire l'excitation des jeunes à réaliser les films, leur fierté face au produit final et lors de sa présentation aux autres jeunes. Quelques-uns ont choisi de passer par la fiction, d'autres par des parcours commentés ou des interviews. La construction des scénarios, le tournage le plus souvent collectif, la projection des images, ont donné lieu à de nombreuses discussions improvisées. Certains jeunes, en particulier des jeunes filles, qui s'exprimaient peu dans les débats, ont trouvé là un support d'expression et fait émerger de nouveaux thèmes de débat. La fabrication du film ouvre alors sur un travail d'élaboration analytique et permet à la recherche d'accéder au « monde des jeunes dans sa complexité, à travers différents lieux et en sortant de la salle des ateliers » (*idem*). Une des difficultés rencontrées par les chercheurs a alors consisté à entrer dans ces représentations et à trouver les outils d'analyse pour travailler sur ce matériau. Quelques un-es ont été déçu-es par la « qualité » des images, ou par le fait qu'ils et elles n'y voyaient pas de discours explicite. Ils et elles ont regretté que beaucoup de vidéos ne mettent en avant que des points « positifs » et invisibilisent ou minimisent des points « négatifs » et n'ont, de ce point de vue pas retrouvé dans les vidéos la « richesse » des débats des ateliers. Les vidéos ont pourtant représenté une voie d'expression et de construction analytique pour les jeunes, tant dans leur fabrication, le choix des thèmes que dans leur réception et leur discussion. Elles ont fait apparaître des problématiques qui n'avaient pas été abordées dans les premiers ateliers. Ce matériau prend sens par rapport au travail dans son ensemble ; il appelle à des méthodes d'analyse spécifiques.

Ainsi, lors du premier atelier dans le dix-huitième arrondissement de Paris, plusieurs jeunes déclarent qu'il y a trop de Noirs et d'Arabes dans le quartier, désignant ainsi les réfugiés qui occupent l'espace public. Ces jeunes appartiennent tous à des minorités racisées et la discussion s'avère difficile. Deux filles qui avaient des difficultés à se situer dans ce débat choisissent ce thème pour leur vidéo et interviewent pour l'occasion deux réfugiés. La vidéo conclut : « Tu vois, ils ne sont pas... » Dans le même quartier, un groupe de filles invente une saynète où elles montrent comment les garçons tentent d'imposer des limites au quartier et de contrôler les mobilités des filles entre le dix-huitième et le dix-neuvième arrondissement. Elles éclairent ainsi d'une autre façon des thèmes essentiellement traités par les garçons en atelier, autour des questions de rixes sur lesquels elles se sont peu mobilisées.

de départ et du prolongement du travail collectif, montrant leur appropriation du processus de recherche.

#### *Garder le recul critique, hybrider les méthodologies*

La mobilisation de méthodes et d'outils participatifs a favorisé l'expression individuelle et collective des jeunes et la discussion avec les chercheurs. Pour autant, elle n'a pas fait disparaître l'appareillage plus classique de la sociologie. Au cours des ateliers nous avons par exemple utilisé des cartes mentales et des parcours commentés mais en essayant d'associer les jeunes à l'analyse des éléments ainsi rassemblés.

Après les ateliers, les chercheurs ont eu recours à des entretiens individuels orientés à partir des thèmes qui s'étaient dégagés. Ceux-ci ont également permis de faire un bilan de la démarche engagée. Si nous avons retrouvé ici un exercice connu « d'improvisation réglée » (Bourdieu *et al.*, 1968) où le ou la chercheur-e se retrouve seul-e face à l'interviewé-e, et qui a fait l'objet de nombreuses réflexions et guides méthodologiques, ses règles et ses conditions ont cependant été transfor-

mées par le travail préalable engagé en amont avec les jeunes (Demoulin, 2019). Craignant que la situation d'entretien n'ait comme effet de revenir à des rapports plus asymétriques, nous avons par exemple proposé d'inverser les rôles d'interviewer et d'interviewé au cours de l'entretien. Le fait de les connaître, d'avoir créé des liens de confiance, d'être engagés dans un projet commun a transformé la relation d'empathie/distance que requiert la situation d'entretien mais nous a donné des clés pour approfondir des thèmes abordés en atelier.

Au cours de ces entretiens, d'autres choses ont été dites en décalage parfois avec les positions prises collectivement. Par exemple, des jeunes filles maliennes qui avaient toutes déclaré au cours d'une discussion qu'elles ne pourraient se marier qu'avec un homme appartenant à leur caste, ont individuellement décrit des positions et des stratégies beaucoup plus nuancées, certaines indiquant clairement leur refus de cette norme. La position majoritaire du collectif et le poids de personnalités fortes ont pu contraindre leur expression individuelle dans les ateliers ; on peut aussi penser que la crainte du jugement du ou de la chercheur-e ou le sentiment de ne pas répondre à son attente influe sur la

parole des jeunes en situation d'entretien. Mais ces écarts de discours témoignent sans doute surtout d'une pensée en structuration, hésitant entre des possibles et ils permettent de mettre en évidence les hésitations et négociations.

Cette hybridation des méthodes renvoie au projet de tenir ensemble posture participative et posture objectivante qui rend encore plus nécessaire la réflexivité critique sur les conditions de collecte des matériaux de recherche et sur les divers biais qui en découlent. Une grande diversité de matériaux a ainsi été réunie, l'analyse de chaque corpus étant mise en regard de celle des autres corpus. La démarche participative a ainsi intégré une dimension objectivante quand les jeunes ont effectué un travail de recul analytique et l'objectivation a pris en compte la nature des matériaux réunis dans un cadre participatif.

### Construire ensemble : jusqu'à quel point ?

Ces précautions méthodologiques n'ont pas empêché l'expression de tensions au fil de la recherche. Ces tensions nous paraissent constitutives du processus de recherche et leur mise en lumière et en discussion représente en soi une contribution. Ainsi, en suivant le conseil de Louie Rodríguez et Tara Brown (2009, p. 3), nous nous interrogerons à présent sur « les dilemmes liés à la conduite d'une recherche associant des individus inégalement positionnés dans la société et dans la recherche elle-même ».

Quelles que soient les techniques mises en place pour construire cette collaboration, les hiérarchies sociales et les rapports de pouvoir ne sont pas solubles dans la recherche participative. Les enjeux de chacun sont d'ordres différents – réflexivité et production opérationnelle pour les professionnels, réflexivité, reconnaissance et rémunération pour les jeunes, production scientifique pour les chercheurs – et leur articulation crée nécessairement des déséquilibres, qui varient et se négocient aux différentes étapes de la recherche. Nous avons ainsi expérimenté une collaboration cadrée (Cornwall & Jewkes, 1995) qui, selon les phases et les interlocuteurs, a emprunté à différentes formes de participation.

#### *La définition du protocole de recherche*

Au stade de sa formulation, le projet était d'abord celui des chercheurs et plus particulièrement de ses coordonnatrices. Pour

obtenir son financement, nous sommes passés par un processus classique d'appel d'offres à l'Agence nationale de la recherche. La rédaction de la proposition a été précédée de séminaires associant chercheurs et professionnels mais cet exercice étant régi par des règles et des normes académiques très cadrées, la formalisation de la proposition a été prise en charge par les seuls chercheurs qui ont intégré un ensemble de contraintes bornant le projet par la suite. Par exemple, l'exigence d'un calendrier précis distinguant les tâches à chaque phase, la nécessité d'indiquer des « livrables » à chaque étape, ont participé de la mise en place de jalons intégrés par les chercheurs.

Pour autant, le groupe de chercheurs s'étant élargi par rapport au noyau initial, cette démarche participative étant nouvelle pour la plupart d'entre nous et suscitant une grande curiosité mais aussi beaucoup de questionnements, il est apparu dès le séminaire de lancement de la recherche que chercheurs comme professionnels se trouvaient dans une situation d'expérimentation, de découverte et de tâtonnements, ce qui a pour partie contribué à légitimer la place des professionnels. La méthode a ainsi été retravaillée lors de ces premiers échanges qui ont aussi permis un partage de vocabulaire et de questionnements. S'est ainsi constitué un « espace partenarial de recherche » (Caillouette & Soussi, 2017) qui s'est consolidé progressivement. En son sein, les identités de chacun ne se sont pas fusionnées mais articulées et connectées les unes aux autres : les rôles ne sont pas interchangeables mais les uns et les autres bénéficient de leurs expertises respectives (Elissalde & Renaud, 2010 ; Belleau, 2011). Pour autant, le « métissage discret, lequel se produit à petite échelle » (Bussièrès & Fontan, 2011) interroge les rôles, les savoirs et les éthiques professionnels de chacun.

Les jeunes n'ont en revanche pas participé à cette phase de construction du projet qui a été retravaillé à partir de trois épreuves, celle du terrain, de l'analyse et de l'écriture et diffusion des résultats.

#### *Le temps du terrain*

Au sein des ateliers, les rapports entre professionnels, jeunes et chercheurs ont pris des formes différentes selon les terrains, selon l'âge et le statut des professionnels qui ont observé des positions très diverses. Certains ont joué le jeu de l'animation de la discussion avec les chercheurs en observant un certain retrait

pour ne pas influencer l'expression des jeunes, alors que d'autres sont entrés de plain-pied dans les débats au même titre que les jeunes, assumant parfois une position normative. Ainsi une éducatrice insiste sur le fait que les jeunes filles portent des jupes courtes et des décolletés à leurs risques et périls et font de la provocation ou un animateur, mal à l'aise sur la question religieuse, fait en sorte que la discussion sur ce thème n'ait pas lieu. De fait, au-delà des statuts, une partie des professionnels de la jeunesse sont des jeunes, si on considère ainsi une génération allant de 16 à 25 ans, se comportant comme des « grands » impliqués dans une relation d'encadrement et d'éducation des « petits » au sein de la communauté du quartier (Salane & Brito, 2021). La limite entre jeunes et professionnels est parfois poreuse et ce constat nous a conduit à travailler sur la relation « grands/petits » et à proposer aux professionnels un groupe de réflexion qui leur soit propre, mais que nous n'avons pas réussi à organiser. Ces derniers en effet sont pris dans les contraintes des politiques locales de la jeunesse et dans des systèmes hiérarchiques au sein de leurs organisations. Si des collaborations ponctuelles sont nées, c'est sur la base de projets éducatifs qui constituent le cœur de leurs intérêts communs.

C'est dans les ateliers que s'est nouée la relation avec les jeunes à partir d'un protocole de discussion qu'ils n'avaient pas contribué à élaborer. Ils se sont ainsi saisis de façons variables des propositions qui leur étaient faites, certains s'interrogeant par exemple sur le rôle de la production des vidéos et son articulation aux débats collectifs, d'autres étant rétifs à toute forme d'expression qui pouvait leur apparaître scolaire. Chercheurs et animateurs ont pris en compte ces critiques pour adapter le processus mais, sauf exception, sont restés maîtres de l'organisation. La trajectoire de la recherche a été plus ouverte à partir du premier week-end qui a réuni tous les jeunes. Ayant le choix des thématiques à travailler, ceux-ci se sont emparés de cette ouverture, en en refusant certaines, en en proposant d'autres, en critiquant certains dispositifs de discussion. Ils ont proposé une nouvelle rencontre qui a pris la forme d'un second week-end de travail au cours duquel ils ont ajouté de nouveaux thèmes, laissé vides certains ateliers et surinvesti d'autres. Les jeunes ne sont ainsi pas sans pouvoir : ils possèdent celui de venir ou pas, de parler ou de se taire, de manier l'humour et la dérision entre eux ou vis-à-vis des chercheurs, d'orienter les thèmes de travail collectif.

La relation de proximité avec les jeunes construite au fil des ateliers engage le chercheur bien plus qu'une relation d'entretien, même empathique, et fait bien souvent appel au registre des émotions, impliquant un travail réflexif permanent. Les chercheurs ont animé des discussions, aidé les jeunes à construire leurs vidéos ce qui les a décalés de leur rôle classique d'observation. Cette négociation méthodologique entre posture participative et objectivante, a été perturbante pour certains. « Suis-je entraîné de me transformer en animatrice ? Est-ce que je fais de la recherche ou du travail social ? » se demandait ainsi l'une des chercheuses inquiète de perdre sa rigueur méthodologique et de voir sa spécificité professionnelle disparaître. Les conditions du travail universitaire ont aussi joué sur ces questionnements. Les enseignants-chercheurs, pris dans des tâches d'enseignement et d'administration, souvent impliqués dans différentes recherches, trouvaient peu de temps d'un atelier à l'autre pour réfléchir, reprendre leurs notes, écouter les enregistrements et commenter à dégager des pistes d'analyse et de discussion. Or, espacer les ateliers faisait courir le risque d'un désengagement des jeunes. Les trajets en voiture ou transports en commun pour aller sur le terrain ou en revenir ont représenté l'un des principaux moments d'échange que certains ont enregistré.

Se sentant peu assurés, voire pris au dépourvu, dans cette méthode, quelques chercheurs exprimaient leur impression de ne pas faire « comme il faut ». Au cours de l'un des séminaires, un chercheur s'est ainsi inquiété : « Dans l'animation, je ne laisse pas beaucoup de place aux jeunes. Les séances sont très calibrées, ça ne laisse pas beaucoup d'ouverture. » Une autre a renchéri : « Pour moi une recherche participative on partage tout et là on ne partage pas tout : on a toute une série d'objectifs de recherche... Tout ça me perturbe un peu <sup>11</sup>. » Le fil commun élaboré ensemble pour la conduite des ateliers à partir des questions évoquées en séminaire a été interprété de façon variable selon les terrains, tenant compte de la spécificité du groupe de jeunes mais aussi de celle des chercheurs. Est demeuré pour quelques-uns le sentiment d'un protocole trop précis ou d'une dimension participative inaboutie, alors que d'autres au contraire cherchaient à préciser ce cadrage. Cette diversité d'approches, liée pour partie aux formations disciplinaires mais aussi aux trajectoires des chercheurs-es, conjuguée à la situation d'expérimentation, a créé un cadre propice à une critique réflexive collective.

11. Séminaire du 15 mai 2018 (bilan à mi-parcours des ateliers), remarques de chercheurs.

### *Ouvrir la boîte de l'analyse*

L'analyse ne constitue pas un processus linéaire. Elle s'engage dès le moment du terrain à travers les notes de terrains, échanges, bilans ponctuels ; elle se prolonge dans le traitement des données – comptes rendus et enregistrements d'ateliers, entretiens – et jusque dans l'écriture. Elle a correspondu à un temps spécifique de négociation entre postures objectivante et participative.

Ce travail d'analyse repose sur un corpus théorique et sur des méthodes déjà acquis par les chercheurs, qui constituent un des noyaux de leur professionnalité et assurent la rigueur scientifique de leurs travaux, au regard de leurs pairs. Corpus théorique et traitement des données sont parfois lourds et difficiles à partager avec des « profanes ». La recherche participative ne supprime pas le confinement du laboratoire qui, même s'il reste formellement ouvert, demeure de fait peu accessible. Ce constat se double du fait qu'ont pu se rejouer à ce moment-là des enjeux de légitimité scolaire et intellectuelle, les professionnels considérant par exemple majoritairement que la théorie est « un champ réservé au monde de la recherche, sur lequel il est important qu'il se fasse des développements, mais pas qu'eux soient directement associés à ces recherches » (Fontan, 2017). Tout l'enjeu a alors consisté à faire dialoguer des savoirs d'expérience, qui ont aussi une dimension analytique, et des savoirs scientifiques, construits plutôt à partir d'enjeux théoriques et s'appuyant sur des protocoles rigoureux de traitement des données, à travailler donc sur des circulations et des moments de partage ou de passage d'un savoir à l'autre.

Nous avons d'abord mené une analyse des ateliers conduits avec les jeunes à travers des séminaires réunissant universitaires et professionnels. Si nous souhaitions tenir une posture participative, nous avons éprouvé des difficultés à trouver une forme adaptée : les universitaires arrivaient aux séminaires avec les comptes rendus d'ateliers imprimés (plusieurs centaines de pages par terrain) et annotés, tandis que les professionnels, pour lesquels la lecture de tant d'écrits ne fait pas partie des habitudes professionnelles, ne s'étaient pas approprié le maté-

riau. Les universitaires ont soumis leurs premières analyses aux professionnels, afin de les amender et de les affiner par une remémoration collective des ateliers. Cela n'a pas empêché ponctuellement une tension de légitimité entre le savoir d'expérience des professionnels et les interprétations des chercheurs.

Nous avons par ailleurs organisé des séminaires thématiques mensuels, sous un format classique de deux à trois heures en journée, à l'Université, avec des communications formelles et des discussions qui ne l'étaient pas moins. Cela répondait à un besoin exprimé par les chercheurs d'espaces de discussion scientifique respectant leurs normes et habits de travail et de vérification. Ils étaient ouverts aux professionnels, mais très peu sont venus et ceux qui se sont déplacés ne se sont pas retrouvés dans ce format. La possibilité d'y inviter les jeunes a été évoquée mais repoussée, par crainte que le format ne réintroduise les formes de hiérarchie que nous avons travaillé à desserrer. Un travail réflexif a cependant été engagé avec les jeunes au fil des ateliers, mais également au moment de l'écriture (nous y revenons ci-après).

Le passage à l'analyse des entretiens a marqué un processus de fermeture, que nous n'avions pas anticipé. D'abord, la taille du corpus (112 entretiens) nous a conduit à décider d'utiliser un logiciel pour nous aider dans l'analyse, que seuls les chercheurs allaient pouvoir utiliser. Surtout, nous avons été confrontés aux enjeux éthiques et de protection des données. Nous avons assuré aux jeunes que les discussions qui avaient lieu au cours des entretiens seraient anonymisées et ne seraient en aucun cas transférées telles quelles à des tiers. Nous avons réalisé après coup que cela signifiait que nous ne pouvions pas partager ces données avec les professionnels, alors considérés comme des tiers, au risque de rompre le pacte conclu avec les enquêtés au moment de l'entretien. Cela a généré des tensions, quelques-uns ayant difficilement accepté cette fermeture brutale et les limites du travail analytique commun auquel nous étions parvenus. Cet événement pose plus largement la question de l'impossible transparence totale des données de recherche<sup>12</sup>.

12. Nous avons déjà expérimenté cette difficulté de manière ponctuelle au moment du travail de terrain quand, par exemple, un compte rendu de séminaire dans lequel la posture de l'un des partenaires était directement interrogée par les chercheurs avait circulé au sein de l'institution partenaire et avait conduit au retrait de celle-ci. Nous avons précisé et rappelé le rôle de nos

carnets de bord personnels, non partagés avec les jeunes et les professionnels, dans lesquels nous pouvions élaborer des pistes d'analyse de manière brute, sans courir le risque qu'elles fassent l'objet de mauvaises interprétations hors contexte.

*L'écriture comme temps d'élaboration analytique :  
ensemble et séparément*

Si le travail d'analyse des matériaux de terrains a été difficile à partager, la discussion avec les jeunes et les professionnels sur les résultats et leurs interprétations s'est prolongée jusque dans le moment d'élaboration que constitue l'écriture. Le livre collectif, qui clôturé la recherche, a pris la forme d'un abécédaire associé à un site internet, mettant en regard des textes de jeunes, de professionnels et de chercheurs mais aussi des vidéos et photographies. Ce choix éditorial repose sur la volonté de rendre compte d'une réflexion circulante entre les mots et les thèmes travaillés par et avec les jeunes, entre différentes formes d'expression et d'analyse, entre les territoires habités par ces jeunes, entre les différentes positions et éclairages des participant-es à cette recherche, jeunes, professionnel-les ou militant-es, et chercheur-es. La recherche a montré à quel point l'expérience des jeunes est mouvante et multiforme. Rendre compte de cette expérience dans sa globalité et dans sa diversité, c'est en effet considérer que chacune de ses dimensions ne peut être appréhendée isolément des autres, qu'elle ne peut être saisie que si elle est éclairée par d'autres, d'où un voyage proposé à partir de mots, renvoyant les uns aux autres.

Sa rédaction a représenté un temps important d'analyse et confrontation. Certain-es chercheur-es sont passés par des notes de recherche longues pour analyser le corpus d'entretiens, d'ateliers et de vidéos, avant de proposer des notices de l'abécédaire écrites dans un style plus accessible, relativement courtes, tout en faisant le pari de ne pas renoncer à la profondeur et la rigueur de l'analyse. La discussion de ces textes, en particulier avec les professionnels, a conduit à des approfondissements, à l'ajout de textes complémentaires écrits pas les professionnels ou par les jeunes, ouvrant davantage le champ de l'analyse et suivant en cela un processus d'analyse par dialogue et boucles de rétroaction.

Le temps de l'écriture puis de la diffusion représente un moment important de négociation entre participation et objectivation. Il renvoie à des questions éthiques et à des arbitrages sur ce que l'on peut dire et dévoiler de ce qui est apparu dans

des moments quasi-privés de confidences, sur les tensions ou les conflits voilés perçus dans des différents temps de la recherche, qui constituent autant de matériaux d'observation importants. Dans le cas de cette recherche, la possibilité d'exprimer plusieurs voix a fortement contribué à limiter ces tensions. Le choix du format de l'ouvrage collectif est de rendre audible des paroles et des savoirs sans passer par le filtre du langage scientifique, de favoriser l'hybridation des savoirs, leur mise en discussion, ainsi que l'hybridation des analyses. Il est encore trop tôt pour évaluer si ces objectifs seront atteints pour les lecteurs mais le processus d'écriture a bien représenté un temps fort d'élaboration collective, même si tous les participants ne sont pas arrivés à cette phase.

Les attentes et régimes de validation de la recherche ne sont pas identiques pour les différents partenaires. Les concilier représente en soi un pari. Si la production d'un ouvrage constituait un objectif commun et mobilisateur, nous avons aussi cherché à permettre aux participants de restituer et d'assurer une diffusion auprès de différents types de publics, au-delà de la communauté scientifique, dans les sphères professionnelles et de vie des uns et des autres : des temps de présentation de la recherche avec des jeunes et des professionnels dans des espaces destinés au grand public, des articles dans des revues à l'interface des mondes professionnel et académique. Ces moments ont mis en évidence des écarts dans les attentes des uns et des autres. À l'issue d'une conférence organisée dans un contexte universitaire mais s'adressant à un public large, les jeunes sont sortis ravis d'avoir eu accès à cette scène et d'avoir su s'y exprimer, quand les chercheurs ont regretté que les présentations et les échanges en soient restés au stade du témoignage et n'aient eu que peu de portée analytique. La présentation des résultats de recherche est aussi passée par une représentation théâtrale montée à partir des textes écrits par les jeunes et jouée par de jeunes acteurs professionnels issus des banlieues populaires. Pour les jeunes, entendre leurs textes portés pas d'autres sur une scène a constitué une forme de reconnaissance mais aussi une nouvelle prise de distance par rapport à leur travail<sup>13</sup>.

De leur côté, certains professionnels attendaient que les résultats de la recherche amènent des transformations dans les

13. Une capture vidéo de la première représentation théâtrale donnée à Nanterre en octobre 2021 pour la journée de clôture de la recherche avec les

jeunes est visible sur le site [jeunesdequartier.fr](http://jeunesdequartier.fr). La pièce a commencé à tourner dans plusieurs villes.

pratiques professionnelles et ont émis le souhait que les chercheurs s'investissent à leurs côtés dans cette démarche. Nous avons ainsi organisé des restitutions locales, répondu aux demandes de participer à des actions en lien avec la recherche, mais sans prendre à bras-le-corps la problématique du prolongement en dispositifs ou outils pour agir. Le projet des chercheurs n'était pas celui d'une « recherche-action », entendue comme une stratégie de changement, conduite dans une perspective de résolution des problèmes (Morrissette, 2013), et nous n'avons pas voulu y venir, alors que certains acteurs de terrain l'auraient souhaité. On peut certes considérer que les professionnels pouvaient s'emparer des résultats pour effectuer ce prolongement. Ce que nous voulons toutefois souligner ici, c'est que cela n'a pas constitué un enjeu important pour les chercheurs, qui ont à ce stade gardé la main sur l'orientation de la recherche.

Parallèlement, les chercheurs ont préparé des communications pour des colloques et ont entamé la production d'articles pour des revues scientifiques. Cette étape représente une modalité de la production scientifique ; elle permet aussi la mise en discussion et la validation des résultats par les pairs, principe qui est au cœur du fonctionnement de la production de connaissances scientifiques, et constitue un point de passage nécessaire pour permettre la reconnaissance des chercheurs et l'évolution de leur carrière. Néanmoins, le processus de production de ces écrits peut interroger dans le cadre d'une recherche participative. Écrire selon les règles académiques, entrer dans le format attendu demande un habitus spécifique, passe par la maîtrise de normes professionnelles propres aux chercheurs qui rendent quasi-impossible une co-rédaction. Il est bien entendu possible de ne pas signer les publications du seul nom des chercheurs et d'y adjoindre, pour notre cas, le nom de professionnels ou de jeunes. Il est également possible, comme nous l'avons fait, d'élaborer ensemble ou de mettre en discussion les analyses qui seront présentées dans les publications. Il n'en reste pas moins que dans ce cadre académique, c'est le chercheur qui *in fine* reprend la main, tient le stylo et prend la parole, car c'est lui qui détient les codes et les savoirs nécessaires pour se faire entendre au sein de la communauté scientifique.

Notons que tous les professionnels et les jeunes n'ont pas participé de la même manière tout au long du processus. Si le travail de terrain a été réalisé sur un temps très resserré relativement à la quantité d'activités menées (six mois environ), le

temps de l'analyse est autrement plus étiré. Ce temps long est habituel pour les chercheurs mais l'est moins pour les jeunes et les professionnels. Pour ces derniers, tenir un processus de recherche sur la durée s'est avéré difficile quand il s'est agi d'un travail « en plus » : ce temps passé était loin en effet d'être systématiquement comptabilisé dans les heures de travail. Le monde des professionnels de la jeunesse est par ailleurs instable : quelques-uns ont changé de structure et ne pouvaient plus prendre part à la recherche sur leur temps de travail ou personnel. D'autres sont restés au même endroit, mais la position de leur hiérarchie a évolué, ne leur libérant plus de temps pour participer à la recherche une fois les ateliers avec les jeunes terminés. Les professionnels qui ont participé jusqu'au bout sont certes ceux dont l'intérêt a perduré mais aussi ceux qui étaient les plus établis, pour lesquels il a été structurellement et matériellement possible de consacrer une partie de leur temps à la recherche. Pour les jeunes, les temps dédiés à la recherche ont pu entrer en concurrence avec les autres activités de leurs emplois du temps chargés (travail, études ou scolarité, loisirs, participation aux tâches domestiques notamment). Les arbitrages réalisés ont conduit certains à poursuivre un investissement soutenu quand d'autres ont tout simplement disparu, en lien avec leurs trajectoires, l'évolution de leur intérêt pour la recherche et les relations personnelles établies avec les chercheurs et les professionnels. La démarche a de plus connu un coup d'arrêt avec les mouvements sociaux de l'hiver 2019-2020, la pandémie de Covid-19, le confinement et les aléas du post-confinement depuis septembre 2020. Plusieurs temps d'échange ont été reportés puis annulés, en particulier avec les jeunes. Dans le même temps, le confinement a produit d'autres configurations : nous avons pu organiser plusieurs temps fructueux de discussion en visio-conférence avec les professionnels sur les notices de l'abécédaire. Durant le premier confinement, nous avons mené une enquête auprès d'une trentaine de jeunes ; le succès de cette enquête nous a permis de constater que plusieurs jeunes restaient en attente et prêts à réinvestir l'espace de la recherche sur des temps ponctuels.

## Conclusion

Que fait la participation à la recherche ? Dans le cas de la recherche POP-PART, elle a indéniablement contribué à la production d'un matériau riche et diversifié que nous n'aurions pas pu réunir autrement : langage des images, discussions

entre jeunes, cartes mentales, observations de temps collectifs, entretiens individuels, ateliers d'écriture. La multiplicité des matériaux et des conditions de leur collecte nous a permis d'appréhender l'hétérogénéité et la complexité des expériences des jeunes, d'éclairer des points de tension et surtout de comprendre comment s'opèrent négociations et compromis dans un contexte contraint.

Si l'objectif de cet article ne consiste pas à présenter des résultats de recherche, nous pouvons rapidement évoquer quelques points saillants. Par exemple, à rebours de visions simplistes, l'expérience des filles ne saurait se résumer à la seule dimension de la domination ; elle se construit à l'articulation de différentes normes, dans des lieux et des logiques interactives variés et laisse ouverte des trajectoires sociales diverses. Les relations des jeunes au changement urbain sont éclairées dans leur ambiguïté vis-à-vis de la gentrification ou du renouvellement urbain que signalent leurs investissements de l'espace public. Les hiérarchies entre quartiers populaires apparaissent de façon forte, démontant les représentations homogénéisantes de ces territoires. Le rôle des intermédiaires tels les animateurs travaillant dans les associations ou structure de jeunesse, loin d'avoir disparu, apparaît essentiel dans les processus de transmission et les modes d'encadrement des jeunes. Loin du retrait de la politique, la richesse et la diversité des formes d'engagement des jeunes témoignent d'un rapport à bas bruit à la politique, entendue ici de façon large, et ouvre sur des parcours de politisation pouvant conduire quelques-un-es jusqu'à des fonctions électives<sup>14</sup>.

La prise en compte de la multiplicité des points de vue, la circulation entre les mots et les thèmes travaillés par et avec les jeunes, ont favorisé une vision systémique de leur expérience. Si les approches intersectionnelles ont insisté sur les combinaisons des rapports de classe, de genre et de race, nous avons pu voir dans cette recherche comment ceux-ci croisent les rapports générationnels et aux territoires, les histoires familiales, et montré par exemple à quel point les rapports entre « grands » et « petits » sont structurants dans les

trajectoires individuelles et collectives et dans la structuration des rapports sociaux dans le quartier.

La confrontation systématique de différents matériaux, les « contrôles croisés » des chercheurs, des jeunes et des professionnels (Corcuff, 2011), ont favorisé une rigueur scientifique au cours des phases de terrain comme d'analyse. La tension entre posture participative et posture objectivante, que nous avons essayé de tenir ensemble et qui se sont nourries l'une l'autre, a été à la fois inconfortable et stimulante pour les chercheur-es, amenant à repenser leur rôle et certaines routines, leurs habitudes et registres d'écriture, leurs rapports avec leurs « objets », la nature de leurs exigences de production. La réflexivité a ainsi représenté une dimension à part entière de la recherche. Essayer d'ouvrir la boîte de fabrication de la recherche, même en assumant que certaines opérations relèvent de la professionnalité des chercheurs, implique de ne pas glisser les tâtonnements et les échecs sous le tapis mais de les soumettre à la critique. L'attention portée aux rapports de pouvoir dans la conduite du processus de recherche, leur objectivation, amène à une vigilance sur la façon dont les situations d'inégalité influencent les représentations, les interactions et la production de connaissance. Si l'exigence de réflexivité relève de l'éthique de la recherche, elle permet aussi de mieux mesurer et prendre en compte les biais inévitables des méthodes mobilisées.

Centrée sur la production individuelle et collective par les jeunes d'images, de récits, d'analyses et sur la discussion avec des chercheurs et professionnels de la jeunesse, la méthodologie participative s'est prolongée jusque dans l'écriture d'un ouvrage collectif. Nous avons ainsi mis en œuvre un processus d'élaboration collective par dialogue et par boucles de rétroaction qui décentre l'opposition classique en sciences sociales entre démarche déductive ou inductive. Cette démarche nous a aussi amenés à tenter une diversification des formes de présentation des résultats de recherche par l'ouverture d'un site internet<sup>15</sup>, la création d'une pièce de théâtre<sup>16</sup>, la réalisation d'un film<sup>17</sup>.

14. Plusieurs articles sont publiés ou en cours de publication pour présenter ces résultats. Ils sont ou seront accessibles sur le site [jeunesdequartier.fr](https://jeunesdequartier.fr).

15. <https://jeunesdequartier.fr>.

16. La pièce s'intitule *Vivaces* et a été produite en 2021 par la compagnie Kygel Théâtre. Une captation vidéo est disponible sur <https://jeunesdequartier.fr/articles/vivaces-representation-theatrale>.

17. Ce documentaire, réalisé en 2021 par Géraldine Kouzan, Les films du Moment, et intitulé *Pop-Part 2017-2021. Une recherche participative*, peut être vu sur <https://jeunesdequartier.fr/articles/documentaire-video-pop-part-2017-2021-une-recherche-participative>.

Enfin, la mobilisation des méthodes participatives a contribué au partage d'un *ethos* participatif au sein de l'équipe de chercheurs. Beaucoup d'analyses ont été conduites collectivement, partagées et discutées, chacun-e ayant sa propre expérience et analyse de terrain qui pouvait compléter ou nuancer les interprétations proposées. Au moment de l'écriture de l'ouvrage final, les textes ont été relus par des chercheurs et des professionnels, une partie seulement par les jeunes car la situation sanitaire nous a empêché de les réunir comme nous l'avions prévu. Dans un contexte où les modes d'évaluation poussent la production de recherche vers l'individualisation et la compétition, cette dynamique mérite d'être soulignée. Elle demande cependant un investissement fort des chercheurs en termes de temps, de disponibilité mais aussi émotionnel tant ceux-ci se trouvent impliqués relationnellement avec leurs partenaires. La posture participative exacerbe

des questions éthiques qui se trouvent posées dans d'autres recherches. Par exemple, comment arrêter un terrain ? Le chercheur peut-il disparaître dans son laboratoire quand des relations ont été nouées avec des jeunes et des professionnels et qu'une attente a été créée ? Jusqu'où va sa responsabilité ? Qu'est-ce qui peut être dit, et comment, de ce qui a été mis au jour au cours de la recherche ?

Par ses résultats comme par ses limites la recherche participative a donc bien une valeur heuristique de portée générale pour les sciences sociales : elle interroge la construction des données et la notion même de matériau ; elle pointe la nécessité et les moyens de la réflexivité ; elle propose d'autres chemins d'élaboration analytique ; elle montre aussi l'importance des conditions matérielles et temporelles de la recherche que malmène aujourd'hui une pression à la productivité.

## Bibliographie

- Anadón M.** (dir.) (2007), *La Recherche participative. Multiples regards*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- Appadurai A.** (2006), « The Right to Research », *Globalisation, Societies and Education*, vol. 4, n° 2, p. 167-177.
- Bacqué M.-H. & Demoulin J.** (2021), *Jeunes de quartier. Le Pouvoir des mots*, Caen, C&F Éditions.
- Bacqué M.-H., Rey H. & Sintomer Y.** (2005), *Gestion de proximité et démocratie participative. Une perspective comparative*, Paris, La Découverte.
- Belleau H.** (2011), « De la mobilisation des connaissances au partenariat de recherche. Le cas du "Portrait des jeunes du quartier Bordeaux-Cartierville" à Montréal », *SociologieS*, <https://journals.openedition.org/sociologies/3730>.
- Bénit-Gbaffou C., Charlton S., Didier S. & Doerman K.** (dir.) (2019), *The Politics of Community-Based Research. Perspectives from Yeoville Studio, Johannesburg*, Johannesburg, Wits Press University Press.
- Bessaoud-Alonso P.** (2017), *Les Dispositifs dans la « recherche avec »*. *Regards croisés en éducation*, Paris, L'Harmattan.
- Bonny Y.** (2017), « Les recherches partenariales participatives. Éléments d'analyse et de typologie », in Gillet A. & Tremblay D.-G. (dir.), *Les Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec, p. 25-44.
- Bourdieu P.** (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil.
- Bourdieu P., Chamboredon J.-C. & Passeron J.-C.** (1968), *Le Métier de sociologue*, Paris, Mouton.
- Buire C., Garçon L. & Torkaman-Rad E.** (2019), Partager la géographie. Regards croisés sur l'audiovisuel participatif. *Revue française des méthodes visuelles*, n° 3, <https://rfmv.fr/numeros/3/articles/5-partager-la-geographie/>.
- Burawoy M.** (2009), « Pour la sociologie publique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 176-177, p. 121-144.
- Burawoy M.** (2019), *Conversations avec Bourdieu*, première édition, Paris, Éditions Amsterdam.
- Bussièrès D. & Fontan J.-M.** (2011), « La recherche partenariale : point de vue de praticiens au Québec », *SociologieS*, <https://journals.openedition.org/sociologies/3670>.
- Caillouette J. & Soussi S. A.** (2017), « L'espace partenarial de recherche et son rapport à l'action dans l'espace public », in Gillet A. & Tremblay D.-G. (dir.), *Les Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec, p. 35-53.
- Callon M., Lascoumes P. & Barthe Y.** (2001), *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil.
- Caron C.** (2018), « La citoyenneté des adolescents du 21<sup>e</sup> siècle dans une perspective de justice sociale : pourquoi et comment ? 1. », *Lien social et politiques*, n° 80, p. 52-68.
- Charleux C. & Demoulin J.** (2022), « Des acteurs associatifs face au "pouvoir d'agir" : enjeux et tensions dans la transformation des pratiques professionnelles », in Neveu C. (dir.), *Expérimentations démocratiques. Pratiques, institutions, imaginaires*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, p. 253-270.
- Clair I.** (2016), « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, p. 66-83.
- Corcuff P.** (2011), « Le savant et le politique », *SociologieS*, La recherche en actes/Régimes d'explication en sociologie, <https://journals.openedition.org/sociologies/3533>.
- Cornwall A. & Jewkes R.** (1995), « What is Participatory Research? », *Social Science & Medicine*, vol. 41, n° 12, p. 1667-1676.
- Cousin O., Rui S. & Touraine A.** (2010), *L'Intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Demoulin J.** (2019). « Ce que (ne) permet (pas) l'entretien. Quelle place pour l'entretien dans une recherche sur les jeunes des quartiers populaires ? », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 131-132, p. 32-37.
- Deroubaix J.-F. & De Conink A.** (2013), « Recherche partenariale », in Casillo I. et al. (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS Démocratie et Participation.
- Dumais L.** (2011), « La recherche partenariale au Québec tendances et tensions au sein de l'université », *SociologieS*, <https://journals.openedition.org/sociologies/3747>.
- Elissalde J. & Renaud L.** (2010), « Les démarches de circulation des connaissances : mobilisation et valorisation des connaissances », in Renaud L. (dir.), *Les Médias et la Santé. De l'émergence à l'appropriation des normes sociales*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 409-429.
- Espinosa G.** (2020), « Des collégiens dans une recherche participative », *Agora débats/jeunesses*, n° 85, p. 7-21.
- Fals-Borda O. & Rahman M. A.** (1991), *Action and Knowledge. Breaking the Monopoly with Participatory Action-Research*, New York, Apex Press.
- Fine M.** (2013), « Echoes of Bedford. A 20-year Social Psychology Memoir on Participatory Action Research Hatched Behind Bars », *American Psychologist*, vol. 68, n° 8, p. 687-698.
- Fontan J.-M.** (2017), « Enjeux et défis de la recherche partenariale », in Gillet A. & Tremblay D.-G. (dir.), *Les Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec, p. 257-272.
- Freire P.** (1974), *Pédagogie des opprimés*, Paris, Maspero.
- Galland O.** (2011), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand, Colin.
- Gaudet S.** (2020), « Sur le terrain de la sociologie publique : enjeux éthiques d'une recherche collaborative sur les expériences d'éducation citoyenne des jeunes », *SociologieS*, <https://journals.openedition.org/sociologies/15416>.
- Gaventa J. & Cornwall A.** (2008), « Power and knowledge », in Reason P. & Bradbury H. (dir.), *The SAGE handbook of action research*, Londres, SAGE Publications, p. 172-189.
- Genard J.-L. & Roca i Escoda M.** (2010), « La "rupture épistémologique" du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures "objectivante" et "participante" dans l'enquête sociologique », *Éthique publique. Revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale*, vol. 12, n° 1, p. 139-163, <https://journals.openedition.org/ethiquepublique/210>.
- Genard J.-L. & Roca i Escoda M.** (2019), *Éthique de la recherche en sociologie*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.
- Gillet A. & Tremblay D.-G.** (dir.) (2017), *Les Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec.
- Gonzalez-Laporte C.** (2014), « Recherche-action participative, collaborative, intervention... Quelles explicitations ? », Grenoble, LabEx ITEM.
- Grignon C. & Passeron J.-C.** (1989), *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil.

- Haraway D.** (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.
- Haraway D.** (2007), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, Fictions, Féminismes*, Paris, Exils Éditeur.
- Harding S.** (1992), « Rethinking Standpoint Strategy: What is "Strong Objectivity"? », *The Centennial Review*, vol. 36, n° 3, p. 437-470.
- Hart R. A.** (1992), « Children's Participation. From Tokenism to Citizenship », *Innocenti Essay*, <https://www.unicef-irc.org/publications/100-childrens-participation-from-tokenism-to-citizenship.html>.
- Hartsock N.** (1987 [1983]), « The Feminist Standpoint. Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », in Harding S. (dir.), *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press/Open University Press, p. 157-180.
- Hill Collins P.** (1986), « Learning from the Outsider Within. The Sociological Significance of Black Feminist Thought », *Social Problems*, vol. 33, n° 6, p. s14-s32.
- Houllier F., Joly P.-B. & Merilhou-Goudard J.-B.** (2017), « Les sciences participatives : une dynamique à conforter », *Natures sciences sociétés*, vol. 25, n° 4, p. 418-423.
- Juan M.** (2021), « Les recherches participatives à l'épreuve du politique », *Sociologie du travail*, vol. 63, n° 1, <http://journals.openedition.org/sdt/37968>.
- Le Méner E. & Oppenheim N.** (2013), « L'intérêt scientifique d'une démarche participative : le cas d'une enquête par questionnaire avec des personnes anciennement sans logement », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 2, p. 89-104.
- Morrisette J.** (2013), « Recherche-action et recherche collaborative. Quel rapport aux savoirs et à la production de savoirs ? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 2, p. 35-49.
- Nicolas-Le Strat P.** (2018), *Quand la sociologie entre dans l'action. La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique*, Rennes, Éditions du commun.
- Payet J.-P., Rostaing C. & Giuliani F. (dir.)** (2010), *La Relation d'enquête. La Sociologie au défi des acteurs faibles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Purenne A.** (2018), « Comment faire de la sociologie avec des jeunes habitants de quartier populaire ? », in LaFargue D. (dir.), *Le Faire sociologique. Épreuves et horizons de la recherche impliquée*, Chambéry, Université de Savoie.
- Robin P., Join-Lambert H. & Mackiewicz M.-P.** (2017), Les recherches avec les enfants et les jeunes en difficulté : spécificités éthiques et méthodologiques, *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n° 18, <http://journals.openedition.org/sejed/8282>.
- Rodríguez L. F. & Brown T. M.** (2009), « From Voice to Agency. Guiding Principles for Participatory Action Research with Youth », *New Directions for Youth Development*, n° 123, p. 19-34.
- Rubião A.** (2011), « Le Mouvement de Córdoba : aux origines de l'"université participative" », in Bacqué M.-H. & Sintomer Y. (dir.), *La Démocratie participative. Histoires et généalogies*, Paris, La Découverte, p. 231-245.
- Salane F. & Brito O.** (2021), « "Lui c'est un grand"/"Eux, c'est nos p'tits" : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n° 25, <http://journals.openedition.org/sejed/10826>.
- Smith L. T.** (1999), *Decolonizing Methodologies. Research and Indigenous Peoples*, Londres, Zed Books Ltd.
- Soulière M. & Caron C.** (2017), « Faire de la recherche avec des adolescents pour résister au discours des "jeunes à risque" : un exemple québécois », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n° 18, <https://journals.openedition.org/sejed/8369>.
- Soulière M. & Fontan J.-M.** (2018), « Les recherches conjointes : un fait socio-anthropologique contemporain », *Recherches sociographiques*, vol. 59, p. 1-2, p. 15-24.
- Spivak G. C.** (2009), *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, Paris, Éditions Amsterdam.
- Tremblay D.-G. & Demers G.** (2018), « Les recherches partenariales/collaboratives : Peut-on simultanément théoriser et agir ? », *Recherches sociographiques*, vol. 59, n° 1-2, p. 99-120.
- Vergnaud C.** (2018), « Universités et universitaires en leurs territoires : quelles implications pour quelles missions ? Étude comparée des cas de Syracuse University et de l'Université Paris Nanterre », Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre.
- von Holdt K.** (2022), « From "Critical Engagement" to "Public Sociology" and Back: A Critique from the South », in Bezuidenhout A., Mwanza S. & von Holdt K. (dir.), *Critical Engagement with Public Sociology. A Perspective from the Global South*, Bristol, Bristol University Press, à paraître.